

BALZAC ET SON VOCABULAIRE NÉOLOGIQUE

Ion MANOLI

Université Libre Internationale de Moldova

Subjecting to analysis the peculiarity of the style of a great writer as Honoré de Balzac (1799-1850), *nolens volens* you have to talk about style as constancy. In the given article we will analyze thoroughly the individual lexical creations (especially the lexicographic ones) from “La Comédie Humaine” of Balzac which are known as well as *connotative neologisms, stylistic neologisms, author creations*, etc. The Balzac stylistic preciosity is not explained by the abundance of images, but by the syntax and vocabulary used by him. An arbitrary examination of the lexicon created by Balzac allowed us to “collect” a convincing number of rare neological creations that were not registered by any lexicographic source, neither in Balzac times nor in our times. These unities represent the integral part of the language and style of Balzac that convince us once more that the stylistic neology could be considered as an interesting peculiarity of the individual style.

Keywords: *neology, author neologism, individual creations, neological impulse, lexical creativity, connotative neologism.*

On a beaucoup parlé, écrit, discuté sur la langue et le style de Balzac. On en parle et on en discute encore. Ses critiques se placent à deux extrémités, leurs opinions varient d’un pôle à un autre. Charles Baudelaire, par exemple, trouve dans le style de Balzac « *je ne sais quoi de diffus, de bousculé et de brouillon* ». Balzac épistolier, Balzac journaliste écrit très bien avec verve, mouvement et style ; Balzac historien des mœurs, Balzac géographe décrit avec intelligence et précision. Qu’il s’agisse d’un tonnelier ou d’un parfumeur, des coulisses d’un théâtre ou du laboratoire d’un chimiste, son vocabulaire technique est impeccable (Maurois 446-447). A. Gide reprochait à Balzac d’avoir encombré son style et son œuvre d’éléments hétérogènes, et proprement inassimilables par le roman. Mais Gide et Proust s’empressaient d’ajouter que ces défauts sont inséparables des qualités de Balzac. C’est Gide qui écrivait dans son *Journal* à propos de Balzac : « Comment ne point comprendre que ses défauts font aussi bien partie de sa grandeur ; que plus parfait, il ne serait pas aussi gigantesque ? » C’est un jugement d’ailleurs devenu aujourd’hui anthologique. Sa démesure est l’envers d’une puissance inégalée dans l’art romanesque. Cette puissance se manifeste à tous les niveaux ; don naturel, elle est la marque que son génie imprime fortement sur tous les sujets qu’il aborde, mais elle ne doit pas nous empêcher de décerner une technique accomplie (Collection littéraire Lagarde et Michard : XIXe s., 307), y compris sa langue et son style. Balzac retrouve le secret de Molière, avec ces mots rares, *ces mots de nature*, mieux que tout commentaire, les passions, les mœurs.

Au début des *Illusions perdues*, roman que Balzac publié entre 1837 et 1843, il fait le portrait de Mme de Bargeton, née Marie-Louise Anaïs de Nègrepelisse, qui, en 1805, a épousé M. de Bargeton, de vingt-deux ans son aîné, et qui fera de Lucien Chardon, dit de Rubempré, son amant. À Angoulême, où elle est établie, elle avait, écrit Balzac, le défaut d’employer de ces immenses phrases bardées de

mots emphatiques. Elle prodiguait démesurément des superlatifs qui chargeaient sa conversation où les moindres choses prenaient des proportions gigantesques. Dès cette époque, elle commençait à tout *typiser, individualiser, synthétiser, dramatiser, supérioriser, analyser, poétiser, prosaïser, colossifier, angéliser, néologiser* et *tragiquer* : car il faut violer pour un moment la langue, afin de peindre des travers nouveaux que partagent quelques femmes » Cité d'après Balzac, et Dictionnaire critique de la Nouvelle Langue Française (http://nouvellelanguefrancaise.hautetfort.com/dictionnaire_critique_de_la_nlf/).

Sous le rapport de la néologie et de la création, les écrivains de tous les temps peuvent être assez judicieusement répartis en trois catégories : les *respectueux* (les normativistes), qui mettent un point d'honneur à ne rien changer à l'outil linguistique qui leur est transmis, qui se conforment aux normes établies et s'appliquent à les employer de leur mieux ; cette catégorie groupe la grande masse des écrivains, la proportion pouvant être assez variable selon les époques (Doppagne 91-92).

Après les normativistes viennent les *timides*, qui se permettent une création lexicale néologique ou une création sémantique de temps à autre, soit que se fasse sentir une nécessité collective pour l'expression de tel concept, soit qu'il s'agit, par besoin personnel, estimant qu'ils peuvent revendiquer quelque droit à une saillie linguistique en quelques rares circonstances. Nous voyons enfin les *néologistes*, les créateurs des formes néologiques, les affranchis, qui estiment avoir le droit de se forger une langue aux dimensions de leur pensée, de leur sensibilité ou de leur œuvre ; qu'il nous suffise d'y citer cette catégorie d'écrivains, en partant de Fr. Rabelais jusqu'à L.-F. Céline, R. Queneau, Le Clézio, San Antonio et combien d'autres. Balzac appartient plutôt à la deuxième catégorie : là, où le contexte l'exige, Balzac le moraliste, sème négligemment son texte d'aphorismes individuels dignes de La Rochefoucauld ou de La Bruyère... Parce que Balzac croit à l'unité de la création, il se permet des analogies aussi individuelles, créées de son esprit et de son talent qui sont parfois heureuses, parfois comiques : Mme Matifat : « *cette Catherine II du comptoir* » ; Nucingen : « *cet éléphant de la finance* » ; le père Goriot : « *le Christ de la paternité* ».

Mais Balzac se permet de faire des unités lexicales nouvelles d'après la forme et nouvelles d'après le contenu comme celles-ci : *bricabracomanie, camarader, déconture...* qui diffèrent profondément du néologisme de la langue. Le néologisme balzacien est perçu comme « une petite anomalie », car il est utilisé en raison de cette anomalie, parfois même indépendamment de son sens. Il ne peut pas attirer l'attention, parce qu'il est perçu en contraste avec son contexte, et que son emploi comme son effet dépendent de rapports qui se situent entièrement dans le langage. Le nombre de ces créations n'est pas grand, mais il s'est permis de les inventer, de les re-créer, de leur donner l'air d'un mot rare : *flavescent, turquin...*

Nous avons soumis à l'analyse tous les mots « sauvages » qui sont attribués à Balzac et qui sont fixés dans le fameux ouvrage lexicographique de Maurice Rheims « Dictionnaire des mots sauvages » (1969, - 504 p.) et c'est dans cet ordre lexicographique que nous y allons présenter les créations lexicales balzaciennes.

Anecdoter v.tr. C'est une forme néologique, de « anecdote » : soit « truffer d'anecdotes », soit « présenter sous forme d'anecdotes », ce qui est dans le contexte de Balzac : La matière était si grave qu'il a constamment essayé de

l'anecdoter, puisque aujourd'hui les anecdotes sont le passeport de toute morale et l'anti-narcotique de tous les livres (Balzac, *Psychologie du mariage*, p. 602).

Angarié part. passé d'un verbe usité en français jusqu'au XVIII-ème siècle. Du lat. *angariare* : tourmenter. Actuellement c'est un provincialisme, bien que Littré l'alerte tout en le déclarant *vieilli*. Le contexte : Cela vaut mieux que d'être *angarié* par un avocat en cours d'assises, comme le séducteur d'une fille accusée d'infanticide (Balzac, *La Vieille Fille*, p. 287). On le trouve encore chez Paul Claudel, mais dans le sens médiéval : « contraindre quelqu'un par de mauvais traitements ».

Bricabracomanie n.f. C'est un néologisme. Formation humoristique sur *bric-à-brac* (mot récent et à la mode en 1847), qui, à l'époque, est un synonyme exact de ce qu'on entend par *brocante*. « Science » de la brocante ; connaissance des bonnes affaires. Larchey relève ce mot dans *les Excentricités du langage* et le qualifie de « laborieux néologisme ». S. Mercier, dans *Néologie* relève *anticuilliste* (mauvais antiquaire), ainsi qu'*anticailler*, (rechercher des choses antiques et frivoles). P. Robert, qui atteste *bricabracologie*, n'a pas jusqu'à lors relevé *bricabracomanie*. Contexte : *La bricabracomanie* fait rage à Petersburg, et, par suite du courage naturel à ce peuple, il s'en suit que les Russes ont causé dans l'article, dirait Remoneca, un renchérissement de prix qui rendra les collections impossible (Balzac, *le Cousin Pons*, p. 457).

Brouée n.f. Dérivé de *broue* : brouillard blanc. Ce mot, tombé en désuétude depuis le XVII-ème siècle, a été employé sporadiquement par certains écrivains soucieux de l'ancienne langue. Contexte : ... quand l'auge eut cessé, que la pluie fut convertie en ce qu'on nomme à Tours une brouée... (Balzac, *Le Lys dans la vallée*, p. 255). On le trouve chez Chateaubriand dans le sens « brume matinale, brouillard glacé ». Chez Balzac il est employé comme équivalent de « pluie très fine », de « crachin » (Rheims 104).

Brouine n.f. M. Rheims cite : « Nous avons relevé ce mot au sens de « brume » en Loire-Atlantique et en Vendée. Cf. Verrier et Onillon (Anjou, I, p. 146) » (J. Pignon). p. 105. Contexte : ... mais autant dire un rayon de soleil dans la *brouine* (Balzac, *Drôme*, p. 188).

Budgétophage n.m. Néologisme plaisant, formé du radical *budget* et du suffixe grec *-phage*, qui évoque l'idée de manger, de dévorer. Grignoteurs de budget. Le mot est l'équivalent de *budgétivoire* (avec suffixe latin *-vore*, du même sens que *-phage*). Contexte : ... combien supposerons-nous, parmi les *budgétophages*, de pauvres plunitifs qui n'ont que six cents francs d'appointements ? (Balzac, *Psychologie du mariage*, p. 624). La création semble avoir plutôt une valeur dénotative que connotative.

Camarader v.tr. Cité par Ch. Bruneau comme « emploi amusant de suffixe formant un néologisme ». Contexte : Nous la ferons *camarader*. (Balzac, *Splendeurs et misères des courtisanes*, p. 287).

Clancher v. tr. C'est un dialectisme employé à la place du verbe *enfermer*. Contexte : Vous me *clancheriez* au fin fond de la tour, Mélusine... que les chuins sauraient ben m'y venir tuer (Balzac, *les Chouans*, p. 348).

Croutéum n.m. Il s'agit d'un néologisme obtenu par substitution de *croûte*, au sens de « mauvais tableau », à *musé-* dans *museum*, dont la proximité constitue une aide précieuse pour l'interprétation immédiate du néologisme. Noter que *muséum*, pendant toute la seconde moitié du XVIII-ème siècle, signifie « musée », et que

c'est en ce sens que l'emploie encore Balzac. Contexte : Bientôt la boutique, un moment changée en *crotéum*, passe au muséum... (Balzac, *le Cousin Pons*, p. 151).

Découture n.f. Il s'agit d'un jeu de mots sur *déconfiture* et *Couture*, nom d'un personnage de *Béatrix*. Dans le langage actuel de la Bourse, on parlerait d'un *krach*. Contexte : La fausse alerte de 1840 rafla les derniers capitaux de ce spéculateur (un nommé Couture) qui crut à l'habileté du 1-er mars ; Aurélie, le voyant en mauvaise veine, fit jouer, comme on m'a vu, Rochefide en sens contraire. Ce fut elle qui nomma le dernier malheur de cet inventeur des primes et des commandites, une *découture* (Balzac, *Béatrix*, p. 584).

Désenbonnetdecotonner v.tr. C'est le plus long néologisme d'après sa forme dans le vocabulaire de Balzac. On aurait pu dire qu'il s'agit d'un mot-centaure. Il y a un caractère comique : effacer tout ce qui pourrait faire d'une femme une prude bourgeoise. Contexte : Ma femme est jolie, et je me charge de la *désenbonnetdecotonner* ! ... (Balzac, *Béatrix*, p. 590).

Dragonnant part. prés. Du verbe *dragonner*. Pris adjectivement, de *dragonner* : tourmenter, verbe apparu au XVI-ème siècle. Il n'est guère possible de déterminer si le verbe tient son sens de *dragon*, animal fabuleux avec des ailes, des griffes et une queue de serpent, ou de *dragon* soldat de cavalerie. Toujours est-il qui à l'époque où Balzac emploie *dragonnant*, le mot est plein encore du souvenir des persécutions ordonnées par Louis XIV contre les protestants méridionaux, persécutions exécutées par les compagnies de dragons ; d'où le mot *dragonnade*, apparu en 1708 (Rheims 183). Contexte : Comme la plupart de ceux qui ont connu cette vie de hasard, il attendait le dernier moment pour solder des créances sacrées aux yeux des bourgeois, comme faisait Mirabeau, qui ne payait son pain que quand il se présentait sous la forme *dragonante* d'une lettre de change (Balzac, *Le Père Goriot*, p. 976).

Économisoter v.tr. C'est une création néologique, diminutive de *économiser*, appelée par la finale des trois verbes contextuels que voici : Après tout, vois-tu, la vie est bien triste, les entrepreneurs chipotent, les rois carotent, les ministres tripotent, les gens riches *économisotent*... (Balzac, *Le Cousin Pons*, p. 356). Le modèle est assez viable : *parlotter* ; *bavoter* ; *glouglouter* ; *rongeoter*, *bâilloter* (R. Queneau).

Enclauder v.tr. M. Rheims cite : « M. Bouteron dans une note de son édition (Les *Paysans*, p. 418), interprète ainsi le mot : *claude* signifiant « niais », *enclauder*, par suite, veut dire « duper ». Littré signale en effet *claude* au sens de « niais, e ; imbécile » (Rheims 208). Contexte : - Eh bien ! C'est à vous, papa... de manœuvrer, de manière à le faire venir à la foire, nous saurons bien *l'enclauder* (Balzac, *Les Pausans*, p. 224).

Fellatrice n.f. Du lat. *fellare* : sucer. Le mot *fellation* est négligé par Littré. Robert le fixe avec l'astérisque *attesté* XXe s. ; Le mot est employé le plus souvent par les auteurs sous la forme latine *fellatio*. Les journaux emploient quelquefois l'adjectif latin francisé *fellatrice*, dans l'expression « bouche fellatrice ». Il est normal que Balzac dans son traité *Psychologie du mariage* ait employé ce vocable dans le contexte qui suit : Alors, par une matinée d'hiver, s'envolent d'un seul coup, d'une même aile, la *fellatrice*, fertile en coquetteries qui trompent le désir pour en prolonger les brûlants accès... (Balzac, *Psychologie du mariage*, p. 128).

Flamberie n.f. C'est une création familière ou un simple emprunt au langage parlé : *aviatrice*, *tankerie*, *dégueulasserie* chez R. Queneau. Dans le contexte de

Balzac : flamboiement d'un alcool que l'on flambe. Contexte : Le rhum produisait des flammes bleues qui frétilaient, comme si le génie des mers agite cette liqueur furibonde, de même qu'une main d'étudiant fait mouvoir la joyeuse *flamberie* d'un punch dans une orgie. (Balzac, *La Femme de trente ans*, p. 829)

Forbanni part. passé. Dérivé de *forbannir*, *bannir* : reléguer ; disparu, dit P. Robert, depuis le XVII^e-ème siècle. Forban n.m. est fixé avec le sens 1. Pirate qui entreprenait à son profit une expédition armée sur mer sans autorisation (P. Robert I, p. 805). Contexte : Si le général avait eu le malheur de se montrer généreux sans discussion, comme il arrive quelquefois à certains amis candides, il eût été **forbanni** pour toujours, atteint et convaincu de ne pas savoir (Balzac, *La Duchesse de Langeais*, p. 181).

Grimaud n.m. pris comme adj. Le Dictionnaire de l'Académie (1835), puis Littré et Robert le définissent ainsi : « écolier des petites classes élève ignorant ». Quelquefois : « mauvais écrivain » dans la terminologie de R. Barthes « *écrivailleur* », « *écrivaineux* » chez L.-F. Céline, « *écrivieur* » chez Audiberti. À l'époque de Molière, le *grimaud* est un « écolier », un « petit marmot ». Un « mouvement grimaud » est une création néologique d'ordre sémantique : le sens n'a plus aucun rapport avec celui qui est donné par les dictionnaires. Le jeune comte manque aux règles les plus élémentaires de la politesse (d'après Ch. Bruneau). Contexte : Le jeune comte se jeta dans une bergère au coin du feu, prit les pincettes et fouilla le foyer par un mouvement si violent, si *grimaud*, que le beau visage d'Anastasie se chagrina soudain (Balzac, *Le Père Goriot*, p. 70).

Gynomètre n.m. C'est un néologisme à l'allure savante. Il est formé sur le radical *gyn-* « femme », à l'aide d'un suffixe qui entre dans la composition des substantifs désignant des instruments de mesure (*thermomètre*, *dynamomètre*, *baromètre*...). *Le gynomètre* est donc l'« instrument » l'organe qui renseigne sur le degré d'attrait pour la femme dont un homme est physiologiquement capable. Contexte : L'homme... accuse net et sans erreur la somme de sensibilité dont il est porteur. Ce mystérieux *gynomètre* est tracé dans le creux de la main. (Balzac, *Psychologie du mariage*, p. 767)

Harmonier (s') v. pr. De harmonie. Au sens : s'accorder. Création de la fin du XVIII^e-ème siècle que l'on doit certainement à Bernardin de Saint-Pierre (dans *Harmonie de la Nature*) ; d'aucuns considérèrent alors ce néologisme comme barbare, d'autant qu'*harmoniser*, quoique peu usité, existant depuis le XV^e-ème siècle. Au début du XIX^e-ème, *harmonier* l'emportera grâce à Chateaubriand et à Balzac. Les lexicographes ne font que signaler *harmoniser*. Dans le courant du XIX^e-ème siècle, les rapports s'inverseront, et Littré, par exemple, ne signale *harmonier* qu'en passant à l'article *harmoniser*. Finalement *harmonier* tombera complètement en désuétude, en raison de la grande fréquence des verbes en *-iser* : *adultiniser*, *vaiillantiser* (R. Queneau). Contexte : Adélaïde revint en apportant à sa mère un châle de cachemire qui neuf dut avoir un grand prix, les dessins étaient indiens ; mais vieux, sans fraîcheur et plein de reprises, il s'harmoniait avec les meubles (Balzac, *La Bourse*, p. 338). M. Rheims, p. 301.

Idémiste n.m. De *idem*. C'est un néologisme : « Qui est toujours de l'avis du dernier qui a parlé, et qui répète ses structure – clichés : c'est comme s'il ne connaissait que le mot *idem* » (Ch. Bruneau). Contexte : C'est vrai : j'aimerais mieux être ce petit oiseau sans souci que roi, parce que..., fit Poiret l'*idémiste* (Balzac, *Le Père Goriot*, p. 52). Généralement on doit signaler la production des

néologismes dénotatifs et connotatifs avec les suffixes *-isme*, *-iste* : *Vedettisme* n.m. – *vedettiste* ; *véломotorisme* – *véломotoriste*. R. Queneau, par exemple, nous fournit le *stationiste* (*Les Enfants du limon*) : *ekcétératiste* (avec l'orthographe originale de *et cetera*) qui s'approche du modèle *idem-idémiste*.

Intelligentiel, *-ielle* adj. La création a un sens péjoratif. Les « mesquins meneurs » se recrutent parmi les membres les plus arriérés de cette classe bourgeoise décrite par Balzac et « pilorisée » par Daumier. Contexte : ... les mesquins meneurs de cette grande époque *intelligentielle* haïssaient tout l'art et la science (Balzac, *La Duchesse de Langeais*, p. 185).

Limousiner v.tr. Littré et Robert donnent *limousiner* : terme technique, construire en limousinage, c'est-à-dire avec des moellons et du mortier. Les commis voyageurs portaient un manteau appelé *limousine* : une pèlerine d'étoffe grossière que portent les bergers. Un lecteur trouvera-t-il une glose satisfaisante ? – s'interroge M. Rheims, p. 351. Contexte : Andoche connaît le Prospectus, il cadre dans les idées du marchand, ... il *limousinera* notre prospectus gratis (Balzac, *César Birotteau*, p. 423). Il nous semble que dans ce cas il s'agit plutôt d'un néologisme sémantique de Balzac.

Marmorin, *-e* adj. Emprunt à l'ancien français *marbrin* : de marbre, ou dérivé néologique de *marbre*. En tout cas, le sémantisme s'élucide surtout par référence au latin *marmoreus* : dur, poli, blanc comme le marbre, qui sera emprunté par Gautier et francisé en *marmoréen*, *-enne*, tandis que Remy de Gourmont (*Sixtine*, p. 129) en fera *marbrin*, *-e*. *Marmorin*, *-e* vient comme élément concurrentiel au *marmorien* qui d'après sa forme est plus expressif, plus souple.

Margauder v.tr. « Dottin (bas Maine) a relevé *margauder* : aller à la maruade, courir après les femmes. Ce verbe est dérivé vraisemblablement de *marcou*, matou, cité par Dottin et largement attesté dans tout l'Ouest » (J. Pignon). Contexte : Il a margaudé la fille à Gogueln et s'est trouvé sous le coup d'un péché mortel (Balzac, *Les Chouans*, p. 221). Robert fixe margander et envoie le lecteur à la forme *margoter* : de *Margot*, nom d'oiseau (pie, etc.) Pousser son cri, en parlant de la caille.

Médiquer v.tr. Création néologique qui semble un dérivé de *médicament* : administrer des médicaments à quelqu'un ; en ce sens on utilisait *medicamenter* au XVII-ème siècle. Le nom *médication* : emploi de médicaments dans un but thérapeutique déterminé, est plus usité. *Médiquer* peut être aussi interprété comme un emprunt au lat. *medicare* : soigner, traiter. Contexte : Puisqu'il faut nous donner à déjeuner, à dîner, soigner le malade, le lever, le changer, le *médiquer*... (Balzac, *Le Cousin Pons*, p. 270).

Mellifique adj. Qui a la douceur du miel. A rapprocher de *lune de miel*, qui désigne la douceur des premiers temps du mariage. Contexte : Je veux bien que, pendant les premières années de votre union *mellifique*, des scènes plus ou moins gracieuses... (Balzac, *Psychologie du mariage*, p. 793).

On trouvera chez Queneau une création proche à mellifique : *mellifiant* : doux comme le miel. Les mots de la même famille comme *mellification* n.f. : élaboration du miel par les abeilles, *mellipère* adj. : qui produit du miel, *melliflue* adj. qui distille du miel, *mellite* n.m. terme pharm. : médicament siripeux à base de miel sont normatifs et sont fixés par les dictionnaires explicatifs.

Minotauriser v.tr. Dérivé de *Minotaure*, créature fabuleuse, homme à tête de taureau, fruit des amours de Pasiphaé (femme de Minos, roi de Crète) et d'un

taureau. C'est une certaine façon lettrée de faire porter des cornes. Contexte : Quand une femme est inconséquente, le mari, selon moi, serait *minotaurisé*... (Balzac, *Psychologie du mariage*, p. 667).

Parlotterie n.f. Création néologique : goût et aptitude à engager des parlotés, à « parloter ». On rapprochera de *parler*, *parloter* / *parlot(terie)*, la dérivation *catcher*, *cachotter* / *cachotterie*, et on remarquera certaines créations contemporaines : *plaindre* – *plainnotterie* (R. Rolland) ; *bavarder* – *bavarderie* (Queneau). Contexte : ... des triomphes parlementaires du Comte de l'Estorade, dont la *parlotterie* et le dévouement lui ont acquis une influence... (Balzac, *Mémoires de deux jeunes mariées*, I, p. 274). Le modèle est très cher à L.-F. Céline.

Subagitatrice n.f. C'est une formation néologique dérivé du latin *subagitare* : caresser, enjôler. Ici : enjôleuse. Contexte : Alors, par une matinée d'hiver, s'envolent d'un seul coup, d'une même aile : la *subagitatrice*, fille de la grande Grèce... (Balzac, *Psychologie du mariage*, p. 128). À comparer avec des créations modernes : *snobatrice*, *capitalistatrice*, *eurêkatrice*...

Tableaumane n.m. Création néologique lexicale : composé du français *tableau* et du radical d'origine grecque *-mane* : amateur passionné de peinture. Une connotation d'ironie s'entrevoit comme dans *eurêkatomane*, *bicycletomane*, *idéologomane*. Contexte : Ah ! le veux *tableaumane* Magnus connaissait bien les lois de la peinture ! Selon lui, les chefs-d'œuvre avaient une vie qui leur était propre... il en parlait comme les Hollandais parlaient jadis de leurs tulipes... (Balzac, *Le Cousin Pons*, p. 188).

Tapager v.tr. M. Rheims le cite dans un contexte d'André Pieyre de Mandiargues, dérivé de *tapage*, introduit par Balzac. On l'emploie plutôt pour éviter la lourde périphrase *faire du tapage*, comme nous avons rencontré *tartuffier*, pour éviter la longue formule à la *Tartuffe*, à la manière de *Tartuffe* : *valeter* v.tr. – à la manière d'un valet, être servile.

Victimer v.tr. Dérivé ancien de *victime*, dit néologique par Littré, ce qui souligne à quel point il avait pu sortir de l'usage. Balzac l'a repris et l'emploie avec prédilection (Le Robert le cite dans le dictionnaire). Contexte : Le canut a mis la probité à la porte en songeant que les négociants le *victimiaient* (Balzac, *La Maison Nucingen*, p. 62). Le modèle est assez productif.

Nous avons trouvé peu de néologismes obtenus par préfixation négative, du type *déconture*, *désenbonnement*, *decotonner*, que plus tard apparaissent dans la création gidienne (*désintérêt*, *désinstruction*).

Le latinisme n'est pas au centre de la néologie balzacienne, mais il emprunte assez souvent des éléments d'origine latine et les « calquent » dans la mesure où la forme créée paraisse normative. Les néologismes stylistiques de Balzac sont dans la plupart des cas mis dans la bouche des personnages. Les néologismes de Mme Bargeton, qui est, rappelons-le, un personnage et non une personne et qui n'a d'existence que fictive, ou que Balzac attribue à ce personnage, sont, à l'exception des mots formés d'après les normes et les règles normatives de la langue française et qui désignent un état, un processus, un changement d'état, un devenir. Or, Mme de Bargeton s'ennuie dans son ménage et dans sa bonne ville d'Angoulême, où elle aimerait que les choses changent ; elle aimerait aussi être prise dans le mouvement de l'histoire ; elle rêve de Paris et de choses nouvelles. Ces désirs, qu'elle exprime souvent en termes vagues, sont clairement inscrits dans les mots qu'elle emploie,

tous des verbes, nouveaux ou inouïs, qui expriment des actions et, plus précisément, des actions qui sont elles-mêmes des processus.

À la liste de ces mots, Balzac ajoute, comme pour s'excuser d'avoir introduit des mots nouveaux, certes imprimés en italiques : « car il faut violer pour un moment la langue, afin de peindre des travers nouveaux que partagent quelques femmes ». Il faut comprendre que celui qui « viole la langue » n'est pas Mme de Bargeton, mais celui qui a créé ce personnage, à savoir Balzac. Autrement dit, la première partie de la phrase est faite des mots énoncés (ou supposés l'avoir été) par Mme de Bargeton, et la seconde d'une remarque, de type métalinguistique, de Balzac. De l'une à l'autre, l'énonciateur change : d'abord le personnage, puis le romancier, qui s'applique à justifier l'introduction de ces néologismes, dont la plupart sont ridicules, dans une œuvre littéraire par la volonté de « faire vrai » ou de peindre, dans leur vérité, des travers sociaux, ce qui est aussi, de la part de Balzac, une façon rhétorique et spécieuse de s'exonérer de toute responsabilité dans ces néologismes, dont la répétition et le très grand nombre ont convaincu Nodier, en 1836, qu'avait commencé, à la fin du XVIII-ème siècle, une troisième époque dans l'histoire de la langue française, qu'il nomme « la nouvelle langue française ».

En guise de conclusion nous pouvons encore une fois noter que des critiques ont relevé à l'envi, dans l'œuvre immense, des passages embarrassés, des expressions outrées, des images incohérentes. Mais on ne rencontre point de mots-centaures, des vocables-gigognes, des créations d'une structure sauvage. Quelques exceptions : *désenbonnetdecotonner*, *bricabracomanie*. Mieux vaut reconnaître la magnifique liberté d'une langue qui, la plupart du temps, s'adapte spontanément à la puissante coulée de l'inspiration. Parfois jaillissent des formules denses, des créations lexicales profondes et à l'air naturel : *économisoter* v.tr. ; *s'harmonier*, v.pr. *croutéum* n.m. « *La vie est une affaire* », dit M. Grandet à sa fille Eugénie ; et l'énergique sobriété de la proposition révèle tout caractère, un style, un choix, à la façon de l'art balzacien c'est-à-dire classique. Faire, inventer, créer, laisser échapper des néologismes stylistiques c'est un métier qui appartient avant tout aux hommes de la création, de l'art de la parole, c'est un droit que lui reconnaissait encore Vaugelas (1585-1650), philologie illustre, membre fondateur de l'Académie Française. Il acceptait cet art comme une sorte de privilège professionnel. Balzac s'en sert, mais avec une certaine réticence. Il tient toujours compte de la relation entre création littéraire, création artistique, création scientifique et création linguistique.

Le néologisme balzacien est le résultat d'une recherche de l'expressivité pour traduire des penseurs anciens d'une manière nouvelle ou pour donner leur nom à des modes de penser ou de sentir inédits. Cette néologie qui relève de la recherche stylistique liée à la personnalité mais aussi à l'originalité est porteuse de résonances expressives, affectives et émotives. L'élément psychologique y est pour beaucoup. Cette forme de néologie s'appelle *créativité lexicale connotative* (par opposition à celle *dénomminative*). Le néologisme stylistique est loin d'être un corps étranger dans la phrase balzacienne, il est le plus souvent le signifiant le plus motivé qu'on puisse trouver « toujours à sa place ». il a une double ou multiple apparence : il est engendré à la fois par une séquence morphologique et par une séquence sémantique, ou par deux séquences sémantiques ou par des combinaisons plus complexes, ce qui est impossible au mot préexistant (en dehors des faits

d'allitération). Sa fonction est donc de réunir ou de multiplier en soi les caractéristiques dominantes du texte. Fait exprès, créé pour les besoins stylistiques, il est par excellence le mot rare.

Le néologisme connotatif (élément stylistiquement marqué) est un constitutif de la vision linguistique balzacienne, car pour lui *décrire*, c'est donner une idée aussi fidèle et complète que possible, d'un lieu, d'un objet, d'un personnage ; c'est user des moyens individuels, propre à la littérature pour rivaliser avec les arts de la vision, et notamment la peinture ; c'est « donner à voir » (usant de la métaphore, on dira d'un romancier qui évoque un paysage qu'il dresse un « tableau », ou lorsqu'il représente un personnage qu'il brasse un « portrait », Rey Pierre-Louis, p. 17). Le néologisme connotatif en est un élément secondaire, mais aussi important qui aide à mieux comprendre la vision de l'auteur. On trouve le néologisme dans la description des lieux, dans la description des personnages et de leurs portraits, surtout quand il s'agit des analyses psychologiques. Il manque complètement dans les contextes-scènes d'amour. Les plus fines et les plus belles analyses de l'amour (*La Recherche de l'Absolu*, *le Lys dans la vallée*, *La vieille fille*), de l'éveil de l'amour... C'est un fait qui étonne et qui exige à être déchiffrer.

Références bibliographiques

- Angelet, Christian. « La Néologie d'André Gide », *Congrès de l'Association Internationale des études françaises (Juillet - 1972). Cahiers de l'Association*, 1973, N 25, p. 77-90.
- Aziza Claude, Collognat Annie. *Littérature française : Mouvements, Modes, Manifestes*. - Paris : Pocket, 2003.
- Doppagne, Albert. « Le néologisme chez Raymond Queneau ». *Congrès de l'Association Internationale des études françaises (Juillet - 1972). Cahiers de l'Association*, 1973, N 25.
- Guilbert, Louis. « Théorie du néologisme », *Congrès de l'Association Internationale des études françaises (Juillet - 1972). Cahiers de l'Association*, 1973, N 25, p. 9-29.
- Maurois, André. *Prométhée ou la vie de Balzac*. Paris : Hachette, 1965.
- Rey Pierre-Louis. *Profil littéraire, profil d'un œuvre : La Comédie humaine de Balzac*. - Paris : Hatier, 1990, N 64.
- Rheims, Maurice. *Dictionnaire des mots sauvages des écrivains des XIX-ème et XX-ème siècles*. Paris : Larousse, 1969.
- Riffaterre, Michael. « Poétique du néologisme », *Congrès de l'Association Internationale des études françaises (Juillet - 1972). Cahiers de l'Association*, 1973, N 25, p. 59-76.